



**ISABELLE
VILLAIN**

GAME OVER

Isabelle Villain

Extrait de

Game Over

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2025, Tournada Éditions

Mercredi 25 septembre

Il est 10 heures du matin lorsque Madeleine Corso, 85 ans, décide d'enfiler son gilet en laine bleu marine pour aller faire ses courses. Un rituel immuable depuis près de trente ans. Le marché de la rue Montcalm dans le 18^e arrondissement de Paris. Un marché populaire où les gens se croisent, échangent, plaisantent. Une bulle de bonheur dans son existence devenue, au fil des années, chaque jour un peu plus grise et terne.

Madeleine vit seule depuis vingt-deux ans. Depuis qu'un après-midi de juillet, elle a découvert le corps de son mari inanimé sur le parquet de la salle à manger. Que faire lorsqu'une des plus belles raisons qui vous fait sourire et vous lever le matin vient de disparaître ? Pas grand-chose. Elle a donc décidé de laisser les jours se succéder, en mode automate. De remplir son quotidien de petits moments agréables et surtout de ne pas penser, car le futur est une perspective bien trop effrayante.

Les mois et les années ont défilé et, à sa grande surprise, elle était toujours là. Rien ne semblait pouvoir l'abattre. À son réveil, chaque jour, elle regarde l'oreiller de son mari situé sur sa gauche

et lui susurre un « bonjour, mon chéri », empreint de tendresse. Son sourire se fait plus mélancolique. Avec le temps, chaque geste devient de plus en plus lent, chaque mouvement de plus en plus douloureux. Mais elle tient, serre les dents et avance. Coûte que coûte. Une obstination qu'elle ne s'explique pas. Carole, sa fille, l'appelle tous les matins et passe la voir dès que possible, jonglant comme elle le peut entre son travail, ses enfants et l'entretien de la maison. Éric, son fils, habite à Narbonne depuis quinze ans et ne « monte » que très rarement à Paris. Une ville beaucoup trop énergivore à son goût. Trop de pollution. Trop de bruit. Trop de monde. Les conflits entre les deux enfants sont de plus en plus fréquents : maintenir Madeleine chez elle avec des aides, ou bien la placer dans une maison. Une « maison »... un terme bien séduisant pour une réalité triste et peu reluisante.

Carole tente de faire comprendre à sa mère qu'il va falloir trouver une alternative. Qu'il lui est devenu compliqué de tout gérer seule ! Éric refuse de l'enfermer dans un mouvoir, mais ne propose aucune autre solution. Madeleine, quant à elle, s'applique à camoufler du mieux possible les bleus consécutifs à ses chutes, de plus en plus nombreuses, mais qui demeurent pour le moment sans gravité. Elle a appris à mentir, à dissimuler, à façonner sa vérité. Tout est bon pour pouvoir rester chez elle.

Alors, chaque matin, elle fait des efforts. Elle

est aimable et souriante avec son aide à domicile, qui lui prépare le petit déjeuner et lui fait sa toilette. Sa fille l'a avertie. « Je te préviens, si celle-ci décide de claquer la porte, on arrête les frais. » La venue de sa femme de ménage, trois fois par semaine, est une véritable récréation : elles prennent un petit café avec un gâteau, discutent de tout et de rien, jouent de temps en temps aux cartes. Madeleine adore la crapette. Et la soirée arrive paisiblement. C'est le temps du dîner et du coucher. Le rideau tombe. Un jour de plus de passé.

Le mercredi est sa journée préférée. Lucie est présente dès 10 heures pour l'accompagner au marché. Une décision prise depuis que Madeleine s'est fait renverser sur le trottoir par une trottinette lancée à vive allure. Une épaule fracturée. Trois mois de rééducation et des soucis supplémentaires à gérer pour Carole. Désormais, plus question de sortir seule faire ses courses et Madeleine a très rapidement compris que cette condition était non négociable. Aucune importance, Lucie est une gentille fille et sa présence, vécue comme une intrusion dans son intimité les premiers jours, est devenue au fil des semaines réconfortante et rassurante. Certes, elle n'est pas très futée, ne connaît pas la différence entre un brocoli et une batavia, mais elle est amusante et Madeleine se sent en sécurité avec elle. Elle lui abandonne même son sac à main et son caddie, ne gardant que sa canne pour sortir. Énième conces-

sion accordée à sa fille pour sa tranquillité d'esprit.

Les deux femmes quittent l'appartement situé rue Lamarck pour emprunter la rue Damrémont. Le bruit de la ville est enivrant. Contrairement à son fils, Madeleine est une authentique citadine. La campagne l'a toujours ennuyée. Trop de verdure. Trop de calme. Ce qu'elle aime par-dessus tout c'est le bitume, ressentir l'agitation de la ville, le son des klaxons, découvrir les terrasses des restaurants bondées dès le petit déjeuner. La vraie vie, quoi !

Au carrefour, juste avant de bifurquer vers la rue Montcalm, le feu passe au rouge. Madeleine, toujours un peu tête en l'air, s'apprête tout de même à traverser. Lucie la retient par le bras in extremis.

« Madeleine, voyons, faites un peu attention. Si je n'avais pas été là...

– Mais tu es là, ma chérie. Tout va bien. J'écoutais ce musicien juste là, dit-elle en levant son doigt, et j'ai été distraite. Il joue bien, n'est-ce pas ? Tu ne voudrais pas lui donner une petite pièce ? »

Lucie esquisse un sourire en sortant le porte-monnaie de son sac.

« On lui donne combien ? »

Madeleine fait mine de réfléchir en secouant la tête, l'air malicieux.

« Il joue vraiment bien. Cinq euros, c'est correct ?

– C’est beaucoup trop, Madeleine, voyons. Soyez raisonnable. Un euro, c’est largement suffisant.

– Mais c’est mon argent, je fais ce que je veux avec, quand même. »

Elle joue la vexation plus qu’elle ne semble la ressentir.

« Vous avez raison. Faites ce que vous voulez, mais je pense qu’un euro est largement suffisant.

– Va pour un euro, alors. Tu me laisses y aller seule au moins ? Je vais peut-être faire une touche comme dit ma petite-fille. »

Lucie éclate de rire en contemplant le visage espiègle de Madeleine qui se dirige clopin-clopant vers le jeune guitariste. Elle se penche pour déposer sa pièce dans une casquette, déjà bien remplie. Le musicien la remercie d’un mouvement de la tête tout en enchaînant le deuxième couplet d’*I’m Still Standing* d’Elton John.

« Vous avez l’air de bien l’aimer cette chanson ? demande Lucie tendrement.

– Oui beaucoup, même si je ne comprends rien du tout à ce qu’il chante.

– Cela signifie “je suis toujours debout”. C’est une chanson qui parle de persévérance, qu’on doit continuer à se battre même quand la vie est difficile. Quand j’y pense, cette chanson aurait pu être écrite pour vous. »

Le visage de Madeleine se transforme et s’éclaire. *Cette petite est vraiment gentille. Il faut absolument qu’elle reste avec moi.*

Une foule compacte se masse désormais sur le trottoir. Les voitures défilent à vive allure, dépassant clairement la vitesse autorisée. Les cyclistes et les scooters slaloment pour gagner quelques précieuses minutes sur leur emploi du temps surchargé. Au loin, le bus 95, reliant Montmartre au sud de Paris, est en approche.

Lorsque le feu passe au vert, la rangée d'épaules serrées se met en mouvement et c'est la bousculade. Coups de coude, écouteurs vissés dans les oreilles et nez collé sur le téléphone. Les Parisiens sont des gens pressés et ce quartier ne fait pas exception à la règle. Les deux femmes, coincées derrière une marée humaine, s'apprêtent enfin à descendre du trottoir, lorsque le feu passe de nouveau au rouge. Lucie retient par réflexe le bras de la vieille dame.

« On ne va pas risquer de se faire renverser. On traversera la prochaine fois. Personne ne nous attend.

– Tu as raison. Nous avons tout notre temps », ajoute-t-elle en serrant la main de Lucie.

La foule se regroupe au carrefour, mais cette fois-ci, Lucie et Madeleine sont placées en première ligne. Prêtes à parcourir les derniers mètres et atteindre enfin les échoppes tant espérées.

Le circuit est identique chaque semaine. Tout d'abord, aller voir Marcel, le fromager de l'Aveyron, puis quelques tranches de jambon chez Vincent, le charcutier. Son poisson pour le déjeuner du vendredi, héritage de son éducation catho-

lique et pour finir le plein de fruits et légumes sur l'étal de Tristan. Tous les commerçants connaissent Madeleine et prennent souvent le temps d'échanger un petit mot avec elle. Madeleine, quant à elle, est heureuse de pouvoir discuter, même si la conversation ne dure que quelques instants.

Le bus se rapproche du croisement. Le conducteur, en retard sur son horaire, est vigilant. La circulation à cette heure dans le quartier est toujours compliquée et stressante. Les cyclistes, les trottinettes, les livreurs, les promeneurs, les poussettes. Il doit faire attention à tout. À l'approche du passage piéton, il ne décèle aucun danger. Il accélère donc, soupçonnant que le feu va bientôt virer au rouge.

Lucie détourne le regard un instant, sentant une présence, un mouvement dans son dos. Elle sait bien que ce type de carrefour est un endroit privilégié pour les pickpockets : beaucoup de monde, des touristes imprudents et un anonymat total. Elle lâche la main de Madeleine pour prendre le temps de vérifier qu'elle a toujours bien son sac, son portable et ses clés, mais lorsqu'elle relève la tête, Madeleine a disparu. La surprise, puis l'angoisse lui serrent la gorge. Les palpitations de son cœur s'accroissent. Le vacarme de la rue s'estompe au profit d'un cri déchirant. Les passants se figent, les visages frappés d'effroi. Certains poussent des hurlements qui résonnent dans une confusion générale, d'autres, plus lucides, attrapent leur téléphone pour appeler les secours. Lucie,

quant à elle, demeure paralysée, incapable d'effectuer le moindre mouvement. Ses yeux hagards cherchent une explication : à quelques mètres d'elle se trouve Madeleine. Enfin, du moins ce qu'il en reste. Une masse difforme aplatie sous les roues avant du bus 95. Ne subsiste que sa canne, tombée sur le trottoir. Lucie se tient debout, la main sur la bouche pour s'empêcher de hurler ou de vomir.

Le conducteur n'a pas eu le temps de freiner lorsqu'il a aperçu cette vieille dame propulsée sous son véhicule. Ses passagers n'ont ressenti qu'un très léger choc. Le corps usé d'une vieille dame de 85 ans face à un dix-huit tonnes...

En l'espace de quelques minutes, un embouteillage monstre se forme entre les rues Marcadet et Damrémont. Le carrefour est paralysé et les scooters zigzaguent dans un concert de klaxons assourdissant. Les passants, traumatisés par la scène qui vient de se dérouler sous leurs yeux, ne savent pas s'ils doivent demeurer sur place ou bien quitter les lieux. Certains décident de fuir le plus vite possible. D'autres patientent, téléphone rivé à l'oreille ou en mode vidéo pour immortaliser l'événement sur les réseaux sociaux.

Le chauffeur du bus est descendu de son véhicule, le visage livide, terrorisé par ce qui vient de se produire, même s'il reste persuadé que jamais il n'aurait pu éviter cet accident. Tout a été tellement vite.

Le bruit des sirènes se rapproche et dans cette confusion générale, personne ne fait attention à cette silhouette vêtue de noir qui se désolidarise peu à peu du groupe et qui quelques mètres plus loin se met à trotter puis à courir en remontant la rue Marcadet. L'individu entre dans un bar bondé, file aux toilettes et une fois bien à l'abri, enlève son sweat, son bonnet et les plonge en boule dans son sac à dos. Il porte dorénavant un tee-shirt rouge et une casquette. Impossible ainsi

pour les flics de le repérer, même avec les nombreuses caméras de surveillance qui quadrillent les rues de la capitale.

Son rythme cardiaque redescend peu à peu. Il essuie d'un revers de la main les gouttes de sueur qui perlent sur son front. Tout s'est très bien déroulé. Sans aucun accroc. Son opération aurait pu très mal se terminer s'il n'avait pas pensé à distraire au bon moment la nana qui accompagnait sa cible. Pourtant, il avait passé du temps à l'étudier cette mamie. Il devra faire plus attention la prochaine fois. Cette erreur aurait pu avoir de lourdes conséquences sur la suite de son plan. Avec les vieux, il faut toujours faire gaffe. On croit que ce sera facile, que l'on n'a pas besoin de se préparer et il se passe toujours un truc au dernier moment.

Il jette un regard circulaire à l'intérieur du bar, toujours en état de vigilance maximale. De nombreux touristes, sourire aux lèvres, dégustent un petit déjeuner typiquement français. Peut-être leur premier véritable croissant... Certains ont déjà attaqué le « petit blanc », d'autres, en costume-cravate, sont au comptoir pour un café rapide. Lui choisit de s'asseoir au fond de la salle et de commander un expresso. Le temps de décompresser et de vérifier une dernière fois qu'il n'a pas été suivi. Un sourire de contentement flotte sur son visage. Il a réussi !

Quelques minutes plus tard, il se retrouve de nouveau noyé dans une foule compacte et dévale

les escaliers pour rejoindre le quai du métro Guy Môquet. Une dizaine de stations, un changement et dans une trentaine de minutes, il sera chez lui. L'esprit libéré et la satisfaction d'une mission parfaitement exécutée.

Une fois la porte de l'appartement verrouillée, il peut enfin respirer. Personne. Parfait. Il balance son sac à dos sur le parquet et se dirige vers le réfrigérateur. Encore presque vide. *Même pas foutue de faire les courses... fait chier...*

En colère, il se jette sur une bouteille de bière qu'il décapsule à l'aide de son briquet. En s'affalant de tout son long sur le canapé, il se dit qu'il l'a bien méritée. Son portable est resté sur la table basse. Il ne l'a pas emporté avec lui, pour éviter d'être localisé, si jamais la police arrive un jour à remonter sa piste, mais cette idée déclenche en lui un sourire immédiat. Comment pourrait-elle y parvenir ? Ce plan est tout juste machiavélique et depuis qu'il a été mis en place, zéro faute au compteur. Il n'a laissé aucune trace. Alors bien sûr, tout excès de confiance peut se révéler dangereux, car c'est à cet instant que l'on devient vulnérable et que l'on commet une erreur, mais pour le moment tout roule comme prévu.

Son second téléphone, cette fois-ci à carte prépayée, vibre dans sa poche de pantalon. Un SMS s'affiche :

OK ?

La réponse est immédiate. Comme une évidence.

OK !

Bientôt 12 h 30. Il est temps de se décongeler une pizza. La tradition du mercredi.

En attendant que la sonnerie du micro-ondes retentisse, il décide de regarder un nouvel épisode de sa série préférée, *Vikings*. C'est la deuxième fois qu'il visionne les six saisons d'affilée et il est toujours aussi mordu. Les paysages glacials de la Scandinavie du VIII^e siècle, les scènes de combats, de viols, les invasions, les machinations, les trahisons. Tout y est et ce n'est pas pour rien qu'il a pris le pseudo de Floki dans ses jeux vidéo. Floki, le personnage le plus charismatique de la série. Timide, lunaire, incompris, voire rejeté par certains, il passe son temps à construire des bateaux pour partir à la conquête de nouveaux territoires. L'état d'esprit dans lequel se retrouvent ces guerriers à la fin d'un combat, munis d'une hache et d'un bouclier, ivres de sang, ressemble trait pour trait à celui dans lequel il se sent une fois le crime perpétré. En plus propre, évidemment. Cette montée d'adrénaline incontrôlable, ce sentiment de toute-puissance sur un autre être humain. Ce besoin de détruire coûte que coûte, de faire mal. Alors, oui, il a dû apprendre à nier toute émotion, tout affect. Déshumaniser sa victime. Il s'est fait la main au départ sur des chats et des chiens du quartier comme le font tous les tueurs en série et ce fut somme toute assez facile. Il n'a jamais aimé les animaux. Le premier meurtre lui a procuré une sorte de soulagement. Pas encore

de plaisir, mais un apaisement. Il est parvenu avec le deuxième à une certaine jouissance. Sans le moindre soupçon de remords.

Il est convaincu qu'aujourd'hui, plus rien ne peut l'atteindre. Le « laissé-pour-compte » tient maintenant sa vengeance. Et ce n'est que le début. De sombres pensées germent dans son cerveau en se projetant déjà sur sa prochaine mission. Il n'a encore aucune idée de l'identité de sa future victime. Il sait juste qu'il lui reste encore quelques jours avant de se remettre au boulot et de procéder à ses repérages.

Il claque ses mains sur ses joues pour tenter de se sortir de cette léthargie qui l'enveloppe après chaque meurtre. En terminant de manger sa dernière part de pizza au thon, il jette un œil à sa montre.

13 h 15.

« Fait chier, faut que j'y aille... »

Le hurlement des sirènes a fait place aux claquements de portières et aux éclats de voix. Une équipe de police secours s'occupe de sécuriser le périmètre et de fixer la scène de l'accident à l'aide de rubalises. Elle ordonne en parallèle à la foule massée autour du bus de reculer. L'examen aura pris moins de deux minutes au médecin requis sur place pour constater le décès de la vieille dame. La cause de la mort semble évidente. En revanche, il émet de sérieux doutes sur les circonstances du drame. En rédigeant le certificat de décès, il décide donc de cocher la case « obstacle médico-légal »¹, enclenchant par là même la machine judiciaire.

*

Le commandant Tiquetonne, chef de groupe au 2^e district de la PJ, est chargé de l'enquête. Situé dans le 10^e arrondissement, rue Louis-Blanc, ce service traite les affaires criminelles de petite et

1. Case à cocher par le médecin sur le certificat de décès lorsque ce dernier survient dans des conditions violentes, suspectes, inconnues ou, de façon plus large, lorsque la responsabilité d'un tiers est susceptible d'être engagée. Cela va permettre à l'autorité judiciaire d'intervenir.

moyenne délinquance commises dans les arrondissements du nord-est de la capitale, réputés comme les plus criminogènes. Déjà à la tête de deux dossiers complexes, il décide de déléguer cette dernière à son adjoint, le capitaine Longthierry. Une mamie renversée par un bus, cela ne risque pas de le surcharger de boulot. D'ici ce soir, le conducteur du véhicule sera placé en garde à vue et il pourra récupérer son effectif au complet pour gérer les véritables priorités : un viol en bande organisée avec séquestration et une dizaine de braquages avec violence dans des hôtels parisiens. Du lourd !

« Benjamin, on a une scène de crime dans le 18^e. Angle Damrémont et Marcadet. Le gros carrefour. Tu peux y aller avec Casper ? Les premiers secours sont déjà sur place et le toubib a mentionné un obstacle.

– Pas de souci.

– Je t'envoie l'identité judiciaire et tu me tiens au courant.

– Comme d'habitude, patron. »

Une vingtaine de minutes plus tard, le capitaine Longthierry et son adjoint le lieutenant Casper arrivent sur les lieux. Longthierry, la quarantaine athlétique et le regard bleu glacier, s'active aux premières constatations. Il vient d'être muté au 2^e district après plusieurs années passées dans un commissariat d'Arcueil dans le Val-de-Marne et à Aulnay-sous-Bois en Seine-Saint-Denis. Une très

belle promotion pour cet officier qui compte bien engranger de l'expérience avant l'ultime étape qu'il s'est fixée depuis l'école de police : intégrer la prestigieuse Crim'. Un rêve de gosse.

« Tu fais les présentations ? demande Longthierry à l'un des membres de l'équipage de police secours, en place depuis le début de l'intervention.

– Madeleine Corso. 85 ans. Cause du décès : morte écrasée sous un bus.

– Accident ? Suicide ? »

Face à la moue dubitative de son interlocuteur, il balaie sa question d'un revers de la main.

« Elle n'avait pas de sac sur elle ?

– C'est son aide à domicile qui l'accompagnait au marché qui nous a donné son nom.

– Elle est où ? »

Le gardien de la paix désigne du doigt une femme assise contre un mur. Tête baissée, elle est enveloppée d'une couverture de survie. À ses côtés se tient un pompier qui procède à un examen médical rapide. Plus d'une demi-heure après l'accident, la jeune fille semble toujours sous le choc.

« J'irai la voir tout à l'heure. Je vais d'abord parler au chauffeur. »

Longthierry prend quelques minutes pour inspecter avec un certain recul la scène de l'accident et réalise très vite que cette dernière a été forcément polluée. Les rubalises ont bien été installées, mais une cinquantaine de personnes est encore sur place. Beaucoup trop de monde. Beaucoup trop

de mouvements. Et dans cette situation, le capitaine est persuadé, par expérience, que les témoignages seront hélas flous, confus et contradictoires. De plus, les premiers secours se sont comme d'habitude approchés du corps et ont très certainement laissé des traces. La police scientifique va avoir beaucoup de boulot.

Il se dirige comme prévu vers le chauffeur du bus qui, adossé à son véhicule, peine toujours à reprendre ses esprits. Il a provoqué la mort d'une femme. En repensant à ces quelques secondes précédant le drame, il est bien conscient qu'il lui était impossible de l'éviter, mais le résultat est là et il va devoir vivre avec pour le reste de sa vie.

« Bonjour, monsieur. Capitaine Longthierry, 2^e DPJ, vous pouvez me raconter ce que vous avez vu ? »

L'homme d'une quarantaine d'années, à l'allure plutôt fragile, cherche ses mots.

« Je ne comprends pas. Je ne roulais pas vite. Je fais très attention dans les carrefours, car je sais que ça déboule de tous les côtés, mais là je vous jure que je n'ai pas vu cette dame. Je suis passé au vert et j'ai aperçu un corps se précipiter sous mes roues. Je n'ai rien pu faire du tout.

– Vous pensez que cette dame s'est volontairement jetée sous votre bus ?

– Désolé, mais je ne peux rien vous dire de plus. Tout s'est passé en une fraction de seconde. »

Longthierry fixe avec attention le visage blême du chauffeur. Le regard dans le vide, ce dernier

est effondré. Pris de tremblements, il doit s'adosser à son véhicule pour ne pas perdre l'équilibre.

« C'était un accident... je vous assure. »

Longthierry ignore pour l'instant si l'homme souhaite se justifier ou bien convaincre son interlocuteur.

« Vous savez, en vingt ans de carrière, je n'ai jamais eu de problèmes. Vous pouvez vérifier. Pas un excès de vitesse. Pas une contravention. Rien.

– Monsieur, je suis désolé, mais vous avez commis un homicide involontaire. Par inattention, par négligence, ce n'est pas à moi d'en juger. Vous allez être placé en garde à vue, et c'est le procureur de la République qui décidera si vous devez oui ou non passer devant la justice. Je ne vous cache pas que la famille de la victime peut aussi choisir de porter plainte contre vous. »

Le conducteur du bus est sous le choc. Anéanti à l'annonce de cette éventuelle sanction qu'il ne s'explique pas. Il connaît la procédure. En cas d'accident, il sait bien qu'il va devoir subir toute une batterie de tests prouvant qu'il n'est sous l'emprise d'aucune drogue ou d'alcool, mais de là à être placé en garde à vue, c'est une autre histoire.

Longthierry continue de le dévisager, visualisant cet homme qui pensait vivre un de ces matins ordinaires : se lever, embrasser sa femme en lui souhaitant une bonne journée, déposer un baiser sur le front de ses deux enfants, encore emmitouflés sous leur couette douillette, en leur

promettant d'aller les récupérer à la sortie de l'école. Un engagement qu'il ne sera sans nul doute pas en mesure de tenir. Qui aurait pu imaginer qu'il termine cette journée dans une cellule de garde à vue ?

Mal à l'aise face à cet homme désespéré et anéanti par l'épreuve qu'il vient de traverser, le capitaine Longthierry décide d'abréger son interrogatoire et agite son bras en direction d'un officier de police.

« Vous m'emmenez ce monsieur au commissariat. Je vous y retrouve dans un moment. »

Puis il aperçoit son lieutenant, qui l'interpelle au loin.

« Capitaine ! C'est l'aide à domicile de la victime. Elle se sent prête à vous parler. »

Lucie, toujours bouleversée et au bord des larmes, avance dans sa direction.

« Bonjour, mademoiselle, comment vous appelez-vous ?

– Lucie Weber, je travaillais pour Madeleine. Tous les mercredis, je l'accompagnais au marché et après on déjeunait ensemble dans un petit restaurant à côté de chez elle. C'est vraiment horrible. Je n'arrive pas à croire qu'elle est morte. »

La jeune fille enfouit sa tête dans ses mains.

« Que s'est-il passé ?

– Tout est allé tellement vite... Je la tenais par le bras. Je le fais toujours quand nous traversons la rue, car elle a failli plusieurs fois se faire renverser par une voiture. Madeleine est si distraite. »

Lucie se sent incapable de poursuivre. Le teint livide, elle est prise d'un vertige fulgurant et doit s'appuyer sur le mur pour éviter de tomber.

« Vous voulez un verre d'eau ?

– Je veux bien, merci beaucoup. Je suis désolée, mais je n'arrive pas à réaliser ce qu'il vient de se passer. On s'apprêtait à descendre du trottoir lorsque j'ai senti quelqu'un me frôler dans le dos. Je crois même que j'ai senti ses mains se poser sur moi au niveau de ma taille. J'ai tout de suite eu peur pour le sac de Madeleine. C'est un vieux cabas qui n'a pas de fermeture. N'importe qui peut mettre la main dedans et voler un truc. J'avais beau dire à Madeleine que ce n'était pas raisonnable de sortir avec un sac comme ça, elle s'en fichait. Elle y tenait beaucoup. C'était un cadeau de sa petite-fille. »

Lucie s'arrête. Sa respiration devient saccadée. Une petite boule lui serre la gorge et les larmes commencent à couler sans qu'elle puisse rien y faire.

« Mademoiselle Weber, poursuivez s'il vous plaît.

– C'est à ce moment-là que j'ai lâché son bras, elle serait encore avec moi si je ne l'avais pas fait. Quelle horreur ! J'ai jeté un œil à l'intérieur du sac de Madeleine pour voir si son porte-monnaie était encore là, puis dans mes poches pour vérifier que j'avais toujours mon portable et mes clés et lorsque j'ai relevé la tête, Madeleine n'était plus là. Je n'ai pas tout de suite compris. J'ai entendu

des cris, j'ai regardé la route et... j'ai reconnu ses chaussures.

– Vous n'avez remarqué personne ? »

Lucie secoue la tête de droite à gauche en se pinçant les lèvres.

« Juste cette impression bizarre d'avoir cette personne collée à moi. C'est tout. Je suis sûre que Madeleine n'aurait jamais traversé la rue toute seule. Je vous le jure. Elle savait qu'elle devait m'attendre et me tenir la main. Tout le temps. C'était un deal entre elle et moi. »

Longthierry fronce les sourcils. Si la thèse de l'accident s'éloigne quelque peu, celle du suicide lui apparaît désormais comme une évidence.

« Elle vous semblait soucieuse ces derniers jours ?

– Non, pas du tout.

– Je suppose que Mme Corso devait avoir des médicaments.

– Oui, comme toutes les personnes âgées. Mais je ne vois pas bien le rapport.

– Elle s'est peut-être trompée de cachets ? Elle était peut-être désorientée et a traversé sans regarder ?

– C'est son infirmière qui prépare son pilulier chaque semaine. Elle n'a pas grand-chose à prendre et rien qui pourrait lui faire perdre la tête.

– Pas d'anxiolytiques ? Aucun somnifère ?

– Jamais. Elle me disait souvent que même après la mort de son mari, elle s'était toujours refusée à avaler ces “cochonneries”.

– Vous êtes certaine qu'elle n'était pas déprimée ? Fatiguée ?

– Vous pensez qu'elle s'est suicidée ? C'est ça ? »

Le ton de la voix de Lucie se fait plus ferme. Plus catégorique.

« Jamais elle ne se serait suicidée. Même si c'était une dame âgée et que c'était compliqué pour elle. Madeleine était une femme forte. Un vrai roc. Elle était tellement gentille. Son mari est mort il y a très longtemps et elle vit seule, sans rien demander à personne. Tout ce qu'elle désirait, c'était rester chez elle et mourir dans son lit. Elle aimait beaucoup trop ses enfants pour leur faire subir une telle épreuve. Non, elle ne s'est pas suicidée. C'est impossible.

– Cette personne qui est passée à côté de vous, vous pourriez m'en dire un peu plus ? »

Lucie fronce les sourcils et lève les mains en signe d'impuissance. Longthierry voit bien que la jeune fille essaye de rassembler ses souvenirs malgré la peine et le choc qu'elle vient de subir. Mais rien...

« Je suis désolée. Je n'ai pas fait attention. Si j'avais pu prévoir... S'il vous plaît, je dois appeler sa fille maintenant. Elle m'a envoyé un message ce matin en me disant qu'elle avait une réunion en province et qu'elle ne serait pas joignable avant midi, conclut-elle en regardant sa montre.

– Nous pouvons nous en charger si vous le souhaitez. »

Lucie secoue la tête de gauche à droite.

« C'est à moi de le faire, mais j'ai tellement peur qu'elle m'en veuille. Madeleine était sous ma responsabilité.

– Nous allons avoir besoin de ses coordonnées pour l'interroger. Mme Corso n'avait qu'un enfant ?

– Non, elle avait aussi un fils qui vit à Narbonne.

– OK. Nous aurons besoin de leurs numéros à tous les deux dans ce cas.

– Je vous donne ça tout de suite », répond-elle en consultant son portable.

Ses gestes sont encore fébriles. Ses doigts tremblent.

« Je ne sais pas comment je vais pouvoir annoncer ça à Carole. Je n'arrive toujours pas à réaliser. C'est affreux.

– Contactez-la. Nous vous attendons. Mais après, vous passerez dans nos bureaux pour signer votre déposition. Voici ma carte. Il y a l'adresse et mon téléphone. »

Pendant que Lucie s'éloigne de quelques mètres, portable collé à l'oreille, Longthierry remarque le lieutenant Casper revenir vers lui avec un nouveau témoin.

« Capitaine, ce monsieur pense avoir vu quelque chose.

Fin de l'extrait



**ROMAN
EN VENTE ICI**

